



BLOC-NOTES

DIDIER NORDON

Les épris de prix prisés primés

Les frères Goncourt seraient moins fameux si Edmond n'avait instauré le prix Goncourt. Fields, dont le nom inspire tant de respect aux mathématiciens, doit cela non à ses travaux, mais à la médaille instituée par lui. Enfin, rares seraient les érudits qui connaîtraient le nom de l'inventeur de la dynamite si ledit inventeur n'était à l'origine de la plus convoitée de toutes les récompenses, le prix Nobel.

À côté de cela, des centaines de donateurs ont financé des prix censés, année après année, honorer un vivant talentueux tout en perpétuant la mémoire du donateur. Hélas, même bien dotés, la plupart de ces prix végètent et ne sont connus de personne, sinon des heureux lauréats et des académies qui les décernent.

Immortaliser son nom en créant un prix n'est donc pas facile. Les rares qui y parviennent méritent d'être, à leur tour, récompensés. J'institue donc un prix qui sera attribué, à titre posthume, une fois par siècle (car il faut du recul), à celui qui, pendant le siècle écoulé, aura le mieux su s'immortaliser grâce au prix qui porte son nom. Au titre du XX^e siècle, le prix Nordon est attribué à Nobel.

Néoloschisme

Inutile de connaître un mot pour le comprendre immédiatement lorsqu'on l'emploie devant vous. Inutile, même, qu'il existe.

Écoutant une conférence de Jean-Pierre Bourguignon, j'ai entendu ce dernier affirmer que la thèse de Riemann est un des textes les

plus «surlocutants» de l'histoire des mathématiques. L'étymologie de ce mot m'est apparue en même temps que je l'entendais pour la première fois : latin *loquor*, je parle, précédé d'un préfixe créant un superlatif. Expressif, bien formé, «surlocutant» sert à qualifier un propos extraordinairement dense et riche qui, poussant à son paroxysme l'efficacité de la parole, en dit bien plus qu'on n'en peut normalement dire et donne en peu de lettres de quoi méditer longuement. Le mot va sûrement se répandre.

Toutefois, poussant mon enquête, j'ai réalisé que j'avais mal compris. J.-P. Bourguignon, paraît-il, a dit que le texte de Riemann est «surlocutant». Ce mot, qui n'est pas non plus dans le dictionnaire, bénéficie, lui aussi, d'une étymologie évidente grâce à laquelle il se comprend d'emblée. La décence, hélas, interdit de préciser. Disons que le mot relève de l'argot potache, et tenons-nous, en là.

Où naissent les idées?

Dans le cerveau, certes, mais cette réponse est vague, et des techniques perfectionnées de localisation cérébrale sont mises à contribution pour déterminer quelles zones sont activées lors des périodes de créativité.

Seulement, quand sera résolue la question «Où naissent les idées?», une deuxième se posera : «Où est née l'idée de se demander où naissent les idées?» Et ce sera le début de la fin. Qui dit deux, dit l'infini. La récurrence s'est amorcée, rien ne pourra plus l'arrêter. La deuxième question réglée, une troisième viendra, inéluctable : «Où est née l'idée de se demander où naissent les idées?» Etc., jusqu'à l'infini.

Pour une fois, ce formalisme rigide ne se réduit pas à un pur jeu de l'esprit. À sa façon, il dit que, quels que soient les progrès de l'imagerie cérébrale, nous ne saurons jamais ni ce qui se produit dans un cerveau quand y jaillit une étincelle, ni pourquoi elle y jaillit.

Cette impossibilité de savoir d'où viennent les idées rend décevantes les réponses des chercheurs et artistes célèbres sur la genèse de leur inspiration. Au lieu de nous enseigner dans quel état nous devons mettre notre cerveau pour qu'il soit siège d'idées fulgurantes, ils répondent par des anecdotes à côté du sujet. «Je ne puis travailler sans musique de fond», ou «Je fais de grandes marches dans la nature en ne pensant qu'au problème qui me préoccupe», ou encore «J'ai été soudain frappé par la ressemblance



inattendue entre tel phénomène et tel autre»... Ces réponses sont frustrantes, parce qu'elles ne révèlent pas le secret grâce auquel, nous aussi, pourrions avoir des idées géniales. C'est que, ce secret, nul ne sait le percer. Pas même celui qui en a, des idées géniales.

La loi de toutou rien

L'enseignement étant trop dogmatique, de nombreuses personnes quittent l'école en ayant l'impression que les mathématiques procèdent par tout ou rien : vrai/faux, démontré/non démontré, rigoureux/non rigoureux. Du coup, lorsque ces gens entendent dire que telle conjecture fameuse – le théorème de Fermat jusqu'en 1995 ou l'hypothèse de Goldbach – n'est pas démontrée, ils en déduisent que rien n'est fait dans le domaine. Même ceux qui ont gardé du goût pour les mathématiques se dispensent de s'informer des nombreux résultats partiels. Lorsqu'ils font une remarque, ils croient donc être les premiers à la faire. Mieux encore : puisqu'elle donne un résultat, et qu'en mathématiques c'est tout ou rien, ils pensent qu'elle donne le résultat.

Ils proposent alors leur démonstration aux professionnels, soupçonnant ces derniers de manifester un esprit de corps étroit s'ils ne se précipitent pas, toutes affaires cessantes, vers leur démonstration comme vers une révélation. Vouloir se faire lire par les mathématiciens est légitime. Mais vouloir se faire lire d'eux sans avoir pris la peine de les lire au préalable ne l'est pas.

